

Véronique Braun Dahlet  
 Université de São Paulo, Brésil



Née en 2000, *Synergies-Brésil* a suspendu ses activités en 2004, mais voici qu'elle réapparaît et son retour marque un moment heureux. Tout d'abord, parce qu'elle porte l'histoire de ceux qui l'ont fait naître et grandir, mais aussi parce que le nouveau démarrage de *Synergies-Brésil* marque la reconquête d'un espace d'échanges où s'expriment et se lisent des recherches en français et autour du français qui s'insèrent ainsi dans le circuit des débats. Un moment heureux, enfin, parce que *Synergies-Brésil* rejoint ses soeurs dans le réseau international du GERFLINT.

Dire que le plurilinguisme est une situation de fait qui couvre l'ensemble des espaces linguistiques est presque un truisme aujourd'hui. La panoplie des langues parlées au Brésil, comme du reste dans l'ensemble de l'Amérique Latine, est à cet égard exemplaire. Coexistent les langues indiennes (il s'en parle encore près de 180), le portugais langue officielle et les langues apportées par les vagues successives de l'immigration. On imagine aisément la variété des contextes d'instanciation, qui résultent autant des statuts respectifs que de la valeur symbolique que les locuteurs assignent à leurs(s) langue(s). C'est sur fond de ce tissu de langues, qui relève aussi du politique et du symbolique, que peuvent et doivent se situer les études sur les langues étrangères enseignées, dont le français. C'est ce dont voudrait rendre compte le titre de du numéro 7 de *Synergies Brésil*, *Le Brésil et ses langues : perspectives en français*.

Le numéro s'ouvre sur un volet qui annonce d'emblée le feuilleté des langues au Brésil : « Langue nationale, langues indiennes, langues d'immigration ». Dans « Plurilinguismo no Brasil : Repressão e Resistência Lingüística », Gilvan Müller de Oliveira montre comment l'État a fabriqué puis imposé le monolinguisme, en retraçant les étapes marquantes de la répression linguistique et culturelle qui a culminé dans la période dictatoriale du *Estado Novo* (1937-1945). Prenant le contre-pied de la logique d'exclusion fondée sur l'équation une langue = un État en vertu de laquelle être brésilien, c'est parler le portugais du Brésil, Gilvan Müller de Oliveira préconise le réexamen du concept de « nationalité » qui devrait s'ouvrir au réel de la diversité linguistique et culturelle.

En écho à cette proposition, Rosângela Morello note dans « Diversidade no Brasil : línguas e políticas sociais » que le gouvernement a initié tout récemment une politique de soutien « aux langues brésiliennes autres que le portugais ». S'appuyant sur le constat historique selon lequel « l'autre, dans un rapport inégal, est représenté socialement et naturellement comme incapable de formuler », l'auteure démontre le lien solidaire entre pratiques culturelles, pratiques langagières, participation civique et intégration dans la mémoire sociale.

Dans « O trabalho da língua como lugar de memória », Onice Payer cherche à voir comment les langues d'immigration, qu'elle qualifie de langues effacées, ont déposé au cours de la « nationalisation des immigrants » des empreintes mémorielles dans la langue nationale. Multifformes, ces empreintes sont débusquées tour à tour dans la mémoire d'une langue autre, dans la mémoire d'une langue dans une autre langue et jusque dans le silence porté à l'endroit de la « langue d'autrefois », c'est à dire de langue qui n'est plus.

Les deux contributions suivantes portent respectivement sur les immigrants japonais et chinois et leurs descendants. Dans « A língua falada nas comunidades rurais nipo-brasileiras do estado de São Paulo - considerações sobre o *koronia-go* », Junko Ota relève d'abord le rôle de cohésion sociale que joue le *koronia-go*, langue vernaculaire récente qui s'est développée au contact du japonais et du portugais au cours des trois générations dans les communautés rurales nippon-brésiliennes, puis en analyse les traits lexicaux les plus remarquables.

Chen Tsung Jye, David Jye Yuan Shyu et Antonio José Bezerra de Menezes Jr montrent dans « Os imigrantes chineses no Brasil e a sua língua » que le multilinguisme constitue la caractéristique de la communauté chinoise et de ses descendants. Ce multilinguisme - mandarin et/ou dialecte chinois avec éventuellement l'apprentissage d'un autre dialecte chinois, portugais et langue(s) étrangère(s) - dont les configurations varient selon les régions d'origine des vagues d'immigration successives, se traduit en pratique par l'alternance codique.

Le Brésil a également accueilli entre 1880 et 1930 principalement un nombre considérable d'immigrés italiens, qui se sont massivement établis dans le sud et le sud-est du pays. Dans « Ensino e pesquisa em italiano nas universidades públicas brasileiras », Maria Cecilia Casini et Sergio Romanelli présentent un état des lieux de l'enseignement et de la recherche dans les Départements ou Sections de Département d'Italien dans les Universités brésiliennes. Les données présentées confirment le regain d'intérêt pour cette langue-culture par ailleurs restée très vivace chez les descendants d'italiens.

C'est à partir des centres de langues des universités de Lyon et du Paraná, qui en sont les porteurs, que Jean-Pierre Chavagne et Mariana Frontini présentent le beau projet « langues du Mercosud ». Par la mise en place d'un Forum qui s'appuie sur des expériences déjà confirmées de mise en ligne d'échanges plurilingues telles que Galanet et Lingalog, ce projet vise à promouvoir, dans les régions frontalières du Paraguay, d'Argentine et du sud du Brésil notamment, l'intercompréhension entre les langues officielles du Mercosud qui, outre l'espagnol et le portugais, comptent le guarani.

Le second volet de ce numéro s'interroge sur les modalités d'intégration du français dans l'espace des langues brésiliennes. Sur un ton plein d'entrain, l'écrivain Milton Hatoum nous fait part, dans un récit dont le titre « Flaubert, Manaus e madame Liberalina » semble ouvrir à tous les possibles, de ses premiers contacts avec le français qui auront influencé son rapport à l'écriture.

Le récit de Milton Hatoum montre la traduction comme pont qui relie une langue à l'autre et active les représentations qui s'y rattachent. C'est ce que développe Marie-Hélène Torres dans « L'autre traduit ou la littérature française au Brésil » : la traduction d'œuvres littéraires étrangères, qui consiste en « l'annexion d'un patrimoine » étranger, transmet des « valeurs et des visions du monde » qui modèlent en partie la culture d'accueil. Or, nous apprend-elle, 75% des traductions au Brésil proviennent de l'anglais, et 10%, du français.

Dans « Representação e aprendizagem de uma língua estrangeira: status da língua francesa em contexto urbano e de fronteira », Telma Pereira s'intéresse aux représentations d'apprenants de français. Prenant deux contextes très différenciés - Rio de Janeiro et Oyapoque -, l'auteure fait apparaître combien les représentations sur la langue d'apprentissage sont modelées par les situations géographique, économique et culturelle particulières, ont déterminé le choix de la langue et déterminent ses modes d'apprentissage.

Faisant état de la « Formation de professeurs de langues étrangères au Brésil [et de ses] nouveaux défis, nouveaux axes, nouvelles perspectives », Heloisa B. de A. Costa note tout d'abord le décalage entre les orientations officielles qui prônent la diversité des langues et des cultures, et l'offre et la demande presque exclusives de l'anglais dans les établissements scolaires, avant de rendre compte de l'implantation en cours dans les universités brésiliennes d'un nouveau curriculum de formation des futurs enseignants.

C'est encore la formation qui est au cœur de l'analyse proposée par Eliane G. Lousada qui, dans « Retour sur les pratiques : rapport de stage et planification de formation », porte, à partir d'un rapport de stage d'un étudiant en Master de l'université de Guelph, au Canada, un diagnostic sur la formation des futurs enseignants. Le constat selon lequel « les formations actuelles ne prennent pas suffisamment en compte les dimensions quotidiennes du travail enseignant » vaut également pour le Brésil.

Les trois articles suivants s'intéressent à la dynamique associative en français. « Le français, langue de la modernité et de la communication internationale et interaméricaine » ? Oui, répond Dario Pagel, mais encore faut-il pour maintenir ce rang somme toute fragile porter nos efforts, estime-t-il, dans trois directions principalement : renforcer le rôle des agents de proximité que sont les professeurs de français, favoriser leur « mise à niveau permanente » et enfin, optimiser les performances des associations.

La contribution du Président de la Fédération Internationale des Professeurs de Français, « La vie associative des professeurs de français, un engagement entre intérêt et idéalisme », trace à grands traits la situation géopolitique des langues

dans la zone Amérique du Sud et Caraïbe où la présence discrète du français ne saurait annihiler l'ambition de s'y affirmer, comme l'atteste la vitalité de la vie associative au sujet de laquelle Jean-Pierre Cuq cite en exemple deux projets extrêmement porteurs.

Cristina C. Pietraróia, dans « Objectifs et outils pour la gestion d'une association de professeurs de français », rend compte du dedans du rôle que remplit une association et les actions qui en découlent. S'appuyant sur le concret de l'Association des Professeurs de français de l'État de São Paulo, elle décline ces actions sur quatre axes : communication, information, formation continue et participation.

La coopération linguistique est un autre fomenteur de la langue française. Pointer le paradoxe qui ressort de la carence de l'enseignement des langues au Brésil alors que le pays se démarque de la mondialisation unipolaire, susciter les créneaux où le français trouve sa place aux côtés de l'anglais et de l'espagnol principalement : à partir de ces reprérages, Patrick Dahlet, dans « Le Brésil entre ses langues : relances du français », définit les « trois grands types d'opération » de la coopération linguistique actuelle.